

8825 Bro F/1299 Robin
430

TECHNIQUE DU SUICIDE

Le nombre des suicides s'accroît partout assez rapidement. Tous les journaux bien pensants se lamentent en reproduisant les statistiques officielles à ce sujet.

Les suicides augmenteront certainement encore et beaucoup : ils tendront à égaler le nombre des malheureux follement appelés au monde dans des conditions absurdes, impossibles ou même seulement trop difficiles, par des parents ignorants ou irréfléchis. Seules, la science et la réflexion supprimeront les suicides quand elles seront devenues les guides indispensables de ceux qui osent se permettre de reproduire leur espèce.

Une cause qui contribue maintenant à diminuer les suicides va disparaître de plus en plus : la peur de se faire du mal et de se manquer, comme le véreux général Bourbaki et le très intéressant Vacher, tueur de bergers.

Le poignard, le rasoir, le pistolet, donnent des résultats déplorables : on se manque, on s'estropie, on augmente ses souffrances neuf fois sur dix ; la corde demande une préparation, une installation qui doit être totalement dépourvue de charme, et encore on échoue souvent. La noyade est horriblement longue : on a ranimé des asphyxiés par submersion après quatre et cinq heures (respiration artificielle, méthodes D^{rs} Marshall, Sylvester ; traction rythmée de la langue, D^r Laborde). Vivants encore après tant de temps, combien ces malheureux ont-ils dû souffrir en vain, quand c'est volontairement qu'ils ont cherché la mort ? Et les prétendus bienfaiteurs qui leur ont redonné une seconde fois la vie, sans plus les consulter que la première, sont-ils bien sûrs que la nouvelle expérience réussira mieux que la précédente ?

On cite souvent le cas de deux jeunes filles trouvées mortes dans leur lit un matin, à Rouen, il y a quelques années, asphyxiées par une fuite de gaz. Elles avaient conservé, dit-on, l'heureuse expression de visage de deux amies s'endormant les bras enlacés, joue contre joue ; on en conclut que cette asphyxie n'est pas douloureuse ; on s'en sert humainement pour détruire les chiens en excès, victimes, eux aussi, de la terrible loi de fécondité. Il y

aurait cependant, affirme-t-on, des observations contraires et la question ne serait pas tranchée.

Il faut citer encore et surtout, l'empoisonnement classique à l'aide du fourneau de charbon brûlant au milieu de la chambre. Mais l'émotion que cause aux assistants la découverte d'un de ces cas si fréquents ne permet pas l'observation scientifique calme, et les opinions diffèrent. Le préjugé tenace, quant à l'odeur du charbon, montre bien comme il est difficile de conserver dans ces occurrences le sang-froid voulu. Le charbon, bien fait, fournit en brûlant deux gaz également et absolument sans odeur, l'acide carbonique et l'oxyde de carbone; le premier quand il y a excès, le second défaut d'oxygène; le premier simplement irrespirable, paraît n'agir que comme obstacle au dégagement par les poumons du même acide carbonique formé dans le sang pour l'entretien de la chaleur corporelle; le second est très vénéneux à faible dose. Les quantités relatives de ces deux gaz produites dans les tentatives de suicide, varient suivant les circonstances. L'odeur de charbon classique, s'échappant par les fissures et trahissant les infortunés, ne peut provenir que de charbon mal fait, de fumérons ou d'autres objets mêlés à ce combustible, et n'apprend rien, quant à la puissance meurtrière du mélange. Tout porte à croire que l'entrée dans les poumons d'une quantité même petite, quelques centilitres par exemple, d'oxyde de carbone serait immédiatement mortelle; mais dans la pratique banale, les résultats varient tant que l'on ne peut rien conclure.

L'illustre chimiste, M. Berthelot, rend aux personnes voulant, suivant leur droit incontestable, quitter un monde qui ne leur apporte pas les satisfactions qu'elles en attendaient, le service de leur indiquer un bon moyen, reproduit par le *Journal de Médecine* du 9 janvier 1898 (Directeur, Dr Lutaud, 47, boulevard Haussmann) sous une forme qui fait supposer que la personne qui veut se suicider, s'est d'abord confortablement mise au lit.

« Il n'y a, dit-il, qu'un procédé immédiat pour amener une mort rapide, foudroyante même, c'est le cyanure de potassium, ou l'acide prussique. Une très petite fraction est prise dans une tasse de thé, par exemple, et sitôt bu ce mélange, la tête retombe sur l'oreiller: c'est la mort instantanée. »

On obtiendrait sans doute difficilement d'un pharmacien



la fraction de gramme de cyanure, en indiquant l'usage auquel on le destine. Mais ce produit, autrefois indispensable aux photographes comme fixatif, continue à être employé en grande quantité pour le dépôt galvanique des divers métaux, et s'obtient en toute quantité chez tous les marchands de produits chimiques. En calcinant dans n'importe quel vase, creuset, pelle à feu, pipe, du prussiate jaune de potasse qui se trouve partout, on obtient un mélange de carbure de fer insoluble et de cyanure de potassium.

Il importe de le répéter en terminant. Bien loin de pousser au suicide, comme pourrait le faire croire la complaisance avec laquelle nous nous étendons sur le procédé indiqué par Berthelot, nous fournissons la seule méthode infaillible de le prévenir (1). Que tous, éclairés par la physiologie sexuelle, ne mettent au monde que des enfants pour qui la vie sera une série de véritables jouissances physiques et morales, depuis son commencement jusqu'à sa fin normale, et personne ne songera à hâter celle-ci. Mais tant que la vie donnée au hasard, ne sera pour un si grand nombre de pauvres humains qu'une série de tortures sans espoir, tant que la moitié des morts actuelles seront dues à la misère, seront de véritables morts de faim déguisées et déclarées naturelles, nous n'hésitons pas à répandre pour ceux qui le désirent, un moyen moins douloureux de sortir de l'enfer terrestre.

* * *

L'affirmation ci-dessus qu'un grand nombre de morts sont dues à la misère peut surprendre. Cependant on donne à chaque instant partout des statistiques des nombres relatifs des morts des diverses professions, des diverses classes; on trouve toujours la mortalité des pauvres très supérieure à celle des riches. Il est évident que tous ceux qui sont morts, étant pauvres et qui, toutes autres choses égales, ne seraient pas pas morts s'ils eussent été à l'aise, sont morts de misère.

Me basant autrefois sur une vieille statistique prise

(1) C'est l'œuvre que la Ligue de la Régénération humaine, fondée en 1896, poursuit à l'aide de son petit périodique et de ses autres publications populaires.

dans une ville relativement prospère et l'étendant (fort injustement pour ma thèse) à la terre entière, j'avais trouvé le chiffre minimum de 15 millions par an de morts de misère.

Dans un calcul basé sur des données plus récentes. Etiévant arrive, dans le N^o 1 du *Droit de vivre*, pour la France, aux chiffres suivants des gens tués par l'ordre social actuel.

Par an 175,000 ; par jour 480 ; soit 1 chaque trois minutes !

Le *Malthusian* de Londres a, dans son numéro de mai 1898, une étude détaillée sur la « Mortalité des riches et des pauvres ». Ne pouvant pas citer tous ses nombres, prenons-en trois des plus saillants.

Dans un quartier très encombré du sud de Londres, Waterloo Road, la mortalité annuelle est de 32,9 pour 1.000 habitants ; dans une excellente région de la banlieue (Norwood) peuplée de villas entourées de jardins la mortalité descend à 12,8. Enfin dans la résidence de haute salubrité, devenue célèbre en France comme habitée par Cornélius Hertz, à Bournemouth, la mortalité n'est que de 11,31. Ajoutons que dans cette dernière ville, la natalité n'est que de 13,7. Que doivent dire les Bertillon et les Piot de l'endroit. si tant est qu'il y en pousse ?

Remarquons que faisant abstraction des migrations dans un sens ou dans l'autre les trois chiffres cités correspondent à des vies moyennes de 30 ans 1/2, de 78 et de 89 ans !

PAUL ROBIN,

6, Rue Haxo, Paris XX^e.

Extrait de La Critique (5 juin 1901)
Boulevard de Latour-Maubourg, 50, Paris (VII^e)